



LETTRES PERIGORDINES

Poésie — Musique — Littérature — Archéologie.

Administration, correspondance et articles: **LES LETTRES PERIGORDINES**, 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

Abonnements et envois de fonds: Charles SOUDEIX 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

JOURNAL LITTÉRAIRE
PARAÎSSANT
TOUS LES DEUX MOIS
(sauf en août et septembre)

Comité de Rédaction sous la direction de Charles SOUDEIX, avec Marcel Fournier, Daniel Gillet, Adrien Colin, Jean Moreux, Paul Courget, Jehan de Chanterive, Pierre Dantou, Antoine Payancé, Jean Delfaut, Georges Puymanguou.

LETTRES D'OC

par Marcel FOURNIER

Il est contre la Langue d'Oc quelques préjugés qui ont la vie dure et que, il faut bien le dire, certains Félibres ont contribué à enracer. Le premier, c'est qu'il n'y a pas d'orthographe en Oc. Parlant de cela, chacun a le droit d'écrire comme il veut et selon sa graphie personnelle et nous nous trouvons devant d'invisibles manières d'écrire, qui sans souci du bon sens, groupent trois mots en un seul et deviennent illisibles, même phonétiquement et ne contribuent pas peu à faire qualifier notre Langue de païois. Or il existe pour le Périgord une graphie du Bournat, œuvre d'un savant romaniste, Camille Chabaneau, qui tout en permettant d'écrire tous les sons d'Oc se résume en quelques règles simples, mais il semble que l'effort minime de mémoire qu'elles réclament dépasse la plupart. Un autre préjugé c'est celui du clocher. Chacun enfoncé dans son chauvinisme local prétend ne pas comprendre le dialecte voisin; ceci sous prétexte qu'ici on dit dou au lieu de del ou caval au lieu de chavau, obéissant ainsi à des lois phonétiques parfaitement codifiées et qui jouent pour toutes les langues. De là à proclamer la supériorité de son dialecte de Sarlat sur celui de Périgueux ou de Bergerac sur Sarlat, il n'y a qu'un pas franchi.

Encore un autre préjugé: cette langue n'est propre qu'à raconter des violes alors qu'elle est capable de servir les prosateurs les plus précis et les poètes les plus subtils grâce à ses mots fluides et chantants.

Un exemple vient de nous être donné une fois de plus de la fausseté de ces préjugés en même temps que nous découvrions parmi les jeunes un talent neuf qui, dès son premier livre, a dépassé le stade des promesses pour celui des certitudes.

Il s'agit d'un jeune instituteur rouergat Jean Boudou dont le livre, « Contes des Balssas » (Contes des Balzac) a obtenu un légitime succès. Le titre s'en explique facilement lorsque on saura que par sa mère et de loin, l'auteur appartient à une famille, à une

tribu, on pourrait dire à une gent Balssa d'où est sorti le grand romancier Honoré de Balzac. C'est l'histoire de cette tribu, de ses exodes, de ses essaimages, de ses échecs le plus souvent en une suite de contes souvent cruels et sanglants où passent des lieux d'incendie, où des cadavres de pestiférés jonchent le sol, où la rude misère secoue la race des paysans, où l'amour seul met parfois une clarté rafraîchissante et par dessus tout cela court dans la trame la malédiction qui poursuit ces Balssas, le destin maudit qui accabla celui de Paris, gorgé de café noir, engoncé dans sa houppelande de bure, noircissant des nuits durant les pages de la Comédie Humaine pour échapper aux créanciers.

Une adaptation française accompagne le texte occitan, mais si vous pratiquez votre Périgordin, vous abandonnerez l'adaptation pour lire dans la langue plus rude, plus rocailleuse du Rouergue, les mots que vous reconnaîtrez et comprendrez et vous sentirez combien le génie de la langue sert le conteur. Le deuxième livre de Jean Boudou, « Countes del meu ostal » (Contes de ma Maison), moins âpre, vous charmera par sa fraîcheur et par la naïveté de l'invention, par ces mille détails si évocateurs de toute une vie terrienne semblable à celle de chez nous. Et vous comprendrez pourquoi Jean Boudou a obtenu le 1^{er} prix de prose occitane aux Jeux Floraux du Félibrige de 1954 et pourquoi nous pouvons parler d'unité de cette langue, et si nous avons le droit de la faire sonner avec fierté, celle que tant de gens ont ensevelie depuis des siècles et qui s'obstine malgré leurs dires à ne pas mourir et à refleurir encore dans des œuvres de cette trempe et de cette valeur littéraire.

Marcel Fournier.

Contes des Balssas: 1 vol. de 321 pages: 400 francs;

Contes del meu ostal: 1 vol. de 110 pages: 150 francs, chez l'auteur, instituteur au Mauzon, par Maleville (Aveyron).

Ballade Brantôme

Dédicée à M^{me} et M. André Devillard.

*En tes allures médiévales
Fleurant les doux parfums d'autan,
Calmé et rieuse, tu l'étales
Dans ton nid vert bordé d'argent.
Tes fins joyaux, d'où se dégage
Le charme alangui des vieux temps,
Semblent te garder l'apanage
De n'être âgée que de printemps.*

*Qui sait quelle druidesse aînée,
Blonde en sa robe de lin blanc,
Bénit, sur son autel de pierre,
Ton premier chaume au toit tremblant ?
Qui sait à quel mystère antique
Tu dois, des pays occitans,
D'être la perle magnifique
Qui n'est âgée que de printemps ?*

*L'écho de ton val vibre encore,
Puis gronde au fond des rocs béants
Au souvenir du cor sonore
Guidant les paladins géants.
Et le ruisseau qui serpente
Parmi les chênes frémissons
Semble chanter quelque sirvente :
Tu n'es âgée que de printemps.*

*Et quand la nuit vient sur la Dronne,
Baigner les soirs éclatants,
Sur les terrasses papillonnes
L'âme de tes abbés galants.
Leurs collets de fines dentelles
Semblent voltiger, froufroutants,
Puis se fondre au coin des venelles;
Tu n'es âgée que de printemps.*

*Envoi :
Princesse des Cités gasconnes
Fais la nique aux tristes antans,
Tes mousses cachent tes automnes :
Tu n'es âgée que de printemps.*

Léon MAZEAU.
Poème inédit - 1929

" Même sans soleil, même sans imagination, Périgueux est une des villes les plus curieuses du monde, une de celles que les Français iraient visiter en foule si elle était à l'étranger. "

Jean de BONNEFON

A Paul MEREDIEU

et à ses Amis du Chaleï

Un coin de terre que l'on chante

Ô mon beau Périgord

Il faudrait être qualifié comme le sont Paul Meredieu et ses amis du Chaleï, pour parler en connaissance de cause de ce « gai coin de terre ».

Plus facile, sans doute, est de vanter cet admirable pays où tout n'est que surprises. Sites merveilleux, enrichis ça et là, de seigneuriales demeures. Leurs tours crénelées sont comme autant de piergeries délicatement serties.

Tout se complait, en ce beau Périgord, à rendre le séjour agréable au point qu'on ne sait plus le quitter.

La langue savoureuse elle-même est un chant d'allégresse. Et si le Périgord fait de larges concessions à des pays voisins, les amenant à comprendre ce qu'ils ne disent pas semblablement, les Périgordins affirment aux ignorants que certaines tournures ne se traduisent pas.

Hélas !... mille fois hélas !... toujours trahi par un accent qui n'a pas le même charme, l'auteur de ces lignes reste un « étranger » au pays « du grand Montaigne et de La Boétie ».

Mais, cet « implanté », s'il n'est pas venu au monde

« En ce gai coin de terre »

Il fait comme vous, amis du Chaleï, il

« Le chérit d'un amour
Que rien ne peut tarir ».

Il le chante à sa façon, mon cher Meredieu, sans employer une voix aussi belle que la vôtre.

Le Livre d'Or

de " Lettres Périgordines "

On nous écrit :

De Périgueux :

Monsieur le Directeur,

J'ai bien reçu le n° 1 de « Lettres Périgordines » que vous avez eu l'amabilité de m'adresser. Je vous en remercie profondément.

Je l'ai parcouru avec avidité d'abord, puis avec plus de componction. Je suis un modeste lecteur qui va se reconnaître le droit de juger, d'apprécier... et de le dire. Votre publication m'a enthousiasmé. Je pense qu'il serait fort dommage, pour le Périgord et pour la Poésie, que lui soit refusée la joie de survivre et de prospérer.

J'ai noté la bonne présentation de l'ensemble, la qualité du papier et de l'impression, la netteté des textes. Les diverses rubriques sont adroûtement disposées. Votre dur labeur n'aura pas été vain.

Les poèmes et les articles de prose sont d'excellente facture, et j'ai salué au passage, avec plaisir, les noms de Marcel Fournier, Daniel Gillet, Adrien Colin, Paul Courget, Jehan de Chanterive, Pierre Danton et Jean Moreux, Antoine Payancé. La valeur des collaborateurs dont vous avez su vous entourer est un des gages les plus sûrs de votre réussite...

Votre étude consacrée au Musée Militaire du Périgord est très complète. Beaucoup de Périgordins, et même de Pétrocoriens, ignorent ce Musée; sa situation le dérobe trop souvent aux regards du touriste. Il est bon de le replacer, parfois, devant « les yeux du souvenir ».

C. J.

De Saint-Yrieix (Haute-Vienne) :

Mes félicitations pour votre intéressante revue.

Y. Q.

REVUES

Nous avons reçu: « Le Périgourdin de Bordeaux »; « L'Eveil du Périgord »; « Le Courrier Vauclusien »; « Entretiens sur les Arts et les Lettres »; « L'Alsace Poétique »; « Terre Natale »; « La Lyre Normande »; « Vent Nouveau ».

Souventes fois, il lui arrive de vanter le charme profond de cette terre qui a bien voulu l'accueillir et lui faire le grand honneur de le considérer un peu comme un proche parent.

Les « Cagouillards » ne sont-ils pas, quelque peu, apparentés aux Périgordins ?

En de certains endroits, la terre charentaise se mêle avec orgueil à la richesse de la vôtre.

Du haut de son contrefort, la Roche-Chalais veut bien jeter un regard bienveillant, protecteur, sur Saint-Aigulin, et, pour lui être agréable, prendre un peu de son patois.

Vos « cousins » quasiment germains, mon cher Meredieu, ont une Charente au cours sinuex. Et aussi, une Nièvre fluite; la Boutonne, avec ses frêles ombrages.

Notre pauvre ami commun disparu, Goulebâne, les a vantées, n'est-il pas vrai...

Je le sais, Meredieu, vous avez autre chose que vous chantez de votre belle voix de baryton :

« O ma belle Dordogne
Toi dont les flots limpides
Où se mirent les fleurs
Apporte du Mont d'Or
Aux rives de Gascogne
Les suaves senteurs...
Les suaves senteurs ».

Timidement j'ajoute que les Charentais, même ceux qui furent jadis inférieurs, se plaisent à vivre sous un ciel chanté par maints poètes délicats, où vous leur avez fait, cordialement, une large place.

Croyez-le, ils vous en savent gré...

Daniel GILLET.

REVUE DE LA PRESSE

La parution des deux premiers numéros de « Lettres Périgordines » n'a pas été sans nous attirer quelques critiques; critiques élogieuses... et caustiques, aussi.

Voici, pris au hasard parmi tant d'autres nous concernant, un article rédigé par un de nos confrères périgourdin, et paru dans l'« Eveil du Périgord » le 14-5-55.

Cette insertion résume à elle seule la nature des critiques dont nous avons été l'objet.

Cette publication vient de sortir son deuxième numéro. Elle a été créée par un moins de 20 ans, Charles Soudeix, dont on peut penser ce que l'on voudra, mais auquel nous accorderons le mérite d'avoir osé entreprendre et de poursuivre courageusement une œuvre difficile et coûteuse. Si son premier numéro n'a pas été un coup de maître et lui a même valu des critiques peu charitables, nous avons été de ceux qui l'ont plutôt conseillé que vilipendé.

« Lettres Périgordines » est nettement mieux, à la seconde édition, aussi bien comme forme que comme fond. Marcel Fournier, toujours favorable aux jeunes, a écrit l'article leader. Notre confrère Daniel Gillet (Jean des Tilleuls), nos amis Pierre Danton et Jean Moreux ont également collaboré.

Nous serions de mauvaise foi si nous ne reconnaissions pas les progrès accomplis par cette petite revue « bien de chez nous ».

Continuez à travailler, jeune confrère Soudeix, et vous trouverez peut-être les fonds qui vous manquent le plus. »

En effet, l'impression est de plus en plus onéreuse, et nous avons besoin de lecteurs, d'abonnés et de souscripteurs pour nous aider à continuer la tâche si dure que nous avons entreprise

Nous avons vu des merveilles comme, ce matin encore, le joli bijou français que nous avons admiré à Brantôme; mais combien de belles choses avons-nous été forcés de négliger ! Nous n'avons vu que de trop loin les merveilleux châteaux de la Dordogne... Nous ne sommes entrés ni dans la grotte de la Madeleine, ni dans celle du Monstier. Mais que voulez-vous ? Il faut qu'on voyage pour voir et pour observer... Il faut qu'on voyage aussi pour emporter des regrets avec le désir de revenir. »

.. Raymond POINCARE
Discours prononcé à Périgueux
le 14 septembre 1913

Invitation

Tout bon Périgordin, disait notre Eugène le Roy, aime l'ail, le chabrol et l'huile de noix; j'y ajoute quant à moi ces deux autres qualités: il parle son dialecte et va à la Félibrée.

C'est pourquoi tous les bons Périgordins seront le 17 juillet à Brantôme où le Bournat les invite à sa XXXVIII^e Félibrée.

Elle emprunte cette année au cadre de la ville qu'on ne cesse d'admirer, un charme de plus, et ce sera merveille que de voir se refléter dans les eaux calmes de la Dronne, les cortèges chatoyants, les guirlandes fleuries, et là où l'on évoquerait l'abbé de Brantôme et Jacquette de Montbron, voir surgir soudain une rieuse fille en coiffe poursuivie par un garçon en blouse et chapeau rond.

Venez vous joindre aux Félibres, venez saluer la mémoire du bon Maire André Devilard, venez entendre les poètes de chez nous chanter dans cette langue qui vit toujours parce qu'elle est faite de tant de vies humaines qui l'ont créée au cours des siècles, venez savourer nos plats locaux après avoir fait chabrol et, retrouvant les usances de notre terroir, vous fraterniserez ensemble, unis par le seul lien qui ne trompe pas dans cette ambiance unique de la Félibrée.

Brantôme et le Bournat vous attendent le 17 juillet. Soyez fidèles au rendez-vous.

Concours du Bournat du Périgord pour 1955

1. LANGUE D'OC :

POESIE : Poème à forme fixe, sonnet, ballade, etc.. au choix, consacré à Brantôme et à son site ou à la Dronne.

PROSE : a) Conte, nouvelle, récit d'inspiration locale actuelle ou rétrospective de 200 lignes au maximum;

b) Etude d'une commune du canton de Brantôme dans son évolution depuis 50 ans.

2. LANGUE FRANÇAISE :

POESIE : Sujet libre, mais périgordin de préférence, ne dépassant pas 100 vers.

3. CONCOURS SCOLAIRE : Réservé aux écoles du canton de Brantôme; a) traduction en Français,

LA DROUNO

O Drouno, ante ai vieu ta lountems dins la jei Rasis la que i eimis autan que mous douis eis Quand, per auyi toun chant, guinchat sur la [jouncahalo

Iou fasio de mous bras 'no centuro à sa talho.
Quand, per culi, 'no flour de creipo ou de glaouei
'Navo demei tous jounes, troussa jusqu'au janouei;
Qu'apre m'avei balha per embaumi sa raubo
Tas flours de chabridou, de liedre e de guisaubo
Nous servias de mirai : semblavo à queu momen
Que ton aigo en coulant 'navo pus siausamen...

André CHAMPARNAUD.

b) Traduction en Périgordin :

Par l'aménité de son site, la clarté, le prestige de ses eaux, ses grottes imposantes et ce décor étudié des deux Renaissances, Brantôme se prête à tous les jeux d'imagination dont se grisent les flâneurs, les poètes et les amoureux. Ses fossés au clair de lune encadreraient un conte de Shakespeare. Au levant quand l'aurore diamante près et saules, ne croirait-on pas voir vaguer les chèvres de Damoetas et rire la fugitive Galathé ? Comme une ondine de ballade, la Dronne incline sur l'autonne apaisé les lourdes rousseurs de ses tresses. Mais le cloître mutilé appelle la poésie des élégies et des ruines; mais la roseraie, les ponts, les pavillons et les castels nous rendent une Touraine..

Géraud LAVERGNE.

Ce concours peut être un travail individuel ou par équipes. L'Ecole classée première aura en garde pendant un an la Coupe scolaire du Bournat. Les envois groupés par école seront accompagnés d'une attestation des maîtres certifiant que le travail a été fait sans aide.

Les envois en trois exemplaires adressés au Majoral Fournier, Chancelade, seront reçus jusqu'au 10 juillet 1955.

Ils ne devront pas être signés, mais porter une devise qui sera reproduite sur une enveloppe fermée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les œuvres en poésie seront accompagnées de leur traduction littérale en Français.

LE BOURNAT.

CHRONIQUE MUSICALE

LE FESTIVAL DE CHANCELADE

La presse a donné de substantiels comptes rendus sur ce premier festival de Chancelade qui, malgré le mauvais temps, a obtenu un triomphal succès. Je me bornerai donc à en parler du point de vue strictement musical.

Le programme était présenté par le grand musicologue Jacques Feschotte, bien connu des Jeunesses Musicales de France. Son langage est alerte, précis, direct et sans aucune recherche oratoire. Son extraordinaire érudition lui permet de dominer le sujet d'assez haut pour demeurer constamment accessible à tous. Ses démonstrations sont guillertement menées et souvent teintées d'un humour plein de finesse.

LES CHANTS POLYPHONIQUES

La Renaissance a été le creuset de la musique européenne d'où vont surgir l'art classique et même l'art moderne. La sensualité, le scepticisme, l'autorité, le matérialisme et le spiritualisme deviendront des sources d'inspiration dont l'incohérence n'est qu'une trompeuse apparence.

En écrivant pour les voix, les compositeurs cesseront d'être les esclaves d'un texte rigide et, la polyphonie succédant à la monotonie, leur ouvrira des horizons nouveaux. C'est ainsi qu'ils obtiendront une sonorité infiniment plus riche et qui rappelle celle de l'orchestre. Ce nouveau mode d'expression va rapidement se répandre dans toute l'Europe et il se créera une unité artistique tandis que les compositeurs bénéficieront des possibilités toujours plus grandes.

Les instruments étaient alors peu nombreux et de médiocre valeur. Les musiciens, ayant découvert les lois de l'harmonie, ont écrit leurs œuvres en plusieurs parties différentes mais qui se chantent simultanément. Utilisant, souvent avec prodigalité les onomatopées, ils se rapprocheront encore de l'orchestre symphonique.

Le groupe vocal, dirigé avec beaucoup de tact et d'intelligence par Mme Lavielle, a chanté tour à tour des œuvres d'Arcadet, Gervaise, J. des Prés, Costeloy, Vittoria et A. Jannequin. Les parties de cet ensemble sont parfaitement équilibrées, les voix justes, jeunes, fraîches et admirablement fondues. Ajoutez à cela un profond respect de l'esprit, un souci permanent des nuances et vous aurez une idée de la perfection et du relief de ces différentes interprétations.

JEAN-SEBASTIEN BACH : « LA CANTATE 140 »

L'orchestre de chambre, dirigé avec beaucoup d'autorité et de subtilité par le maître Léon Duysens, a débuté en deuxième partie par un prélude de J.-S. Bach, transcrit spécialement par le sympathique chef. L'ensemble instrumental, composé d'excellents éléments en a donné une magnifique interprétation. On se trouvait alors dans l'atmosphère de recueillement et de réceptivité indispensable pour écouter la suite du programme.

C'était la Cantate 140 dite « Wachter auf », pour chœurs et orchestre, de Jean-Sébastien Bach. On demeure confondu devant la noblesse, la grandeur et le souffle de ce véritable monument de l'art musical. Le génial compositeur y étale toute sa magnificence en un éblouissant langage. Sa personnalité qui rayonne constamment, apparaît avec tellement de richesse qu'on reconnaît, tour à tour, la rigueur de l'architecte, la puissance du constructeur, l'émouvante inspiration du poète et la ferveur mystique du croyant. Cette cantate est faite d'une ample suite de variations sur un même thème. On y trouve des dialogues au cours desquels les solistes racontent les événements tandis que les commentaires sont donnés par les chœurs.

L'orchestre illumine cette partie chantée par un accompagnement discret et d'un symbolisme expressif. L'exécution, pleine de vigueur et d'intelligence, en a été parfaite. Les chœurs avaient à accomplir une tâche difficile. Ils s'en sont tirés avec un sens musical, une aisance, une souplesse dignes des meilleures formations professionnelles. Il est en effet, permis de leur adresser un tel compliment. Les trois solistes, Mlle Salignac (soprano), MM. Bertran (ténor) et Mérédieu (baryton) ont accompli un véritable tour de force et leurs ma-

gistrales interventions ont justement soulevé l'enthousiasme du public.

L'orchestre, à la fois sobre et expressif dans son accompagnement, a mené à bien une délicate mission. Emotion contenue, puissance d'évocation, intelligence du texte ont marqué cette magnifique interprétation de la Cantate 140.

BRAVO A TOUS !

Mme Lavielle et le maître Léon Duysens ont ainsi donné une nouvelle preuve de leur compétence et de leur dévouement. Il est bien difficile de se faire une juste idée des difficultés que tous ont eu à surmonter pour arriver à un aussi brillant résultat. C'est pourquoi nous les félicitons et les remercions au nom de ceux qui, ce soir-là, se sont sentis fiers d'être Périgourdins. Remercions aussi le jeune Vincent Fournier et tous ceux qui, à des titres divers, ont participé au succès de cette soirée. Il leur fallait la foi et une belle dose d'optimisme pour se lancer dans cette aventure. La fortune sourit aux audacieux et leurs opiniâtres efforts ont été récompensés par l'adhésion enthousiaste du public.

Nous espérons que le festival de Chancelade aura de nombreux lendemains et qu'avant longtemps il deviendra une solide tradition. Les organisateurs caressent de grands espoirs à ce sujet. Nous en reparlerons.



JOSE FALGARONA

La Société d'Etudes Hispaniques, toujours soucieuse de servir la culture sous toutes ses formes, a invité le grand pianiste espagnol José Falgarona, à donner un récital à Périgueux, salle des Mutilés. Reprenant les œuvres des premiers compositeurs de son pays, tout imprégnés par l'influence des grands maîtres italiens invités à la Cour d'Espagne, il a terminé par deux musiciens de génie : Granados et Manuel de Falla.

Son jeu brillant, nerveux, a su mettre en relief tout ce qu'il y a de vivant, de chaud, de coloré et de sensuel dans cette musique rythmée et brillante. Son étincelante virtuosité, sa souplesse et son intelligence musicale ont séduit le public qui a manifesté son admiration par d'enthousiastes applaudissements.



A TRAVERS LES MICROSILLONS

Il semble bien que les éditeurs de disques cherchent constamment à se surpasser. Des quantités de nouveaux disques s'offrent sans cesse à l'attention des mélomanes, et il est extrêmement malaisé de faire un choix. C'est donc avec beaucoup d'hésitations et d'incertitudes que nous vous proposons cette sélection :

« Symphonie N° 41 » en ut majeur, dite « Jupiter » K 551, par l'orchestre symphonique RIAS, de Berlin, direction Ferenc Friesay. Disque Grammophon 16.083, 25 centimètres.

Cette symphonie fut achevée le 10 août 1788 après trois mois d'un miraculeux travail. Elle est empreinte d'une puissante sérénité. Le compositeur y atteint le point de liberté extrême dans l'élaboration du jeu de l'orchestre et ce même jeu annonce la symphonie moderne. On y retrouve la hautaine certitude qui convient à la majesté du sujet.

L'orchestre symphonique berlinois en a donné une exécution richement maniée, à la fois ferme, souple et de noble stature. Son équilibre demeure parfait et elle reste résolument fidèle à l'atmosphère de l'œuvre.

« Symphonie N° 6 » en si mineur, op. 74, dite « Pathétique ». Orchestre Philharmonique de Berlin. Direction Igor Markevitch. Disque Grammophon 18.193, 30 centimètres.

C'est la bouleversante confession d'un grand compositeur mettant son cœur à nu et nous prenant à témoin de sa profonde douleur. Sous la direction d'Igor Markevitch, bien prédisposé, par sa précision et sa netteté, à interpréter des œuvres d'un tel romantisme, l'Orchestre Philharmonique de Berlin s'impose indiscutablement dès les premières mesures. L'exécution est claire, brillante, vigoureuse, soigneusement étudiée et, parfois même, signolée. On sent, cependant, qu'Igor Markevitch ne s'est jamais départi de son sang-froid et ne s'est pas laissé aller aux impudiques abandonnements d'une confession publique.

« Sonate N° 3 » en mi bémol, opus 12, pour violon et piano.

VISAGES DU PÉRIGORD

Fernande Audy de La Baudye

Décrire avec minutie l'art d'un peintre est une tâche extrêmement sensible car, depuis quelques années, l'esprit est confondu par une trop lourde abondance de chefs d'œuvre. Le talent a fait place au génie. On n'ose plus parler de certains artistes. Rien n'atteint à leur niveau, et les adjectifs sont impuissants.

O, délicate et charmante Audy de La Baudye, faut-il écrire votre nom ? Votre sort est modeste, comme l'est votre vie. Il est doux « comme un poème qui se récite au crépuscule, entre le double mystère du jour et de la nuit ». Il fait surgir des images mélancoliques et des gestes consolateurs. Il n'est point pour briller dans l'essor brutal de notre temps; laissez-le dans l'ombre paisible où passent, furtifs, amoureux et poètes.

Fernande Audy de La Baudye est de souche périgordine. Déjà, son père cherchait son bonheur au milieu des champs. Tous les étés, la famille se retrouvait dans la douceur du Périgord. C'est là qu'une toute petite fille apprit à distinguer chaque essence d'arbre. De retour à Bordeaux, elle continuait à vivre ses vacances. La force émotive qui se dégage de ses paysages, reconstitués, pour la plupart de souvenirs, vient de ce qu'ils ont été l'objet d'une passion tenace qui survit à la séparation et grandit dans l'absence.

D'autres sans doute, cheminrent sur les mêmes pistes. Le temps marquera leur place, plus tard, quand leur tâche sera terminée. Seulement, les peintres seront-ils les seuls à « évoquer les minutes heureuses des paysages français » ? Ils auront à subir la concurrence de quelques proses suggestives.

La qualité des compositions d'Audy de La Baudye illustrerait le mot de Van Gogh : « Dans un tableau, je voudrais un quelque chose de consolant, comme une musique ». En effet une secrète sensibilité se fait jour à travers ses paysages, d'une matière nuancée et fondue comme un pastel.

Comme on interrogeait un Maître, il y a quelques années, sur les fins de la peinture : « L'Art, répondit-il, n'est à mes yeux qu'un moyen. Si le cœur ne ressent rien, les meilleurs modes d'expressions restent inutiles. »

Audy de La Baudye sait peindre. On sent qu'elle connaît les champs, les arbres, la mer et les bateaux. Les tableaux colorés et évocateurs, retiennent avec justesse les formes et les couleurs contrastées.

JEHAN DE CHANTERIVE.

« Sonate N° 4 » en la mineur, op. 23, pour violon et piano, par Zino Francescatti (violon) et Robert Casadesus (piano). Philipp A 011.011, 25 cm.

Ce sont deux sonates de la jeunesse de Beethoven à Vienne. Le lyrisme y est d'une admirable pureté. On ressent, à l'audition, les marques d'une chaleur expressive dans l'« allegro con spirto ». Le « rondo » final est plein de verve, tandis que l'« adagio » médian est un constant témoignage d'élan passionné, bien dans la manière de Beethoven.

La jeunesse fougueuse de ces deux œuvres est restituée par le fougueux archet de Zino Francescatti, tandis que le subtil accompagnement de Robert Casadesus force l'admiration.

Nous nous devons de signaler, aux « Chants du Monde », : « Eugène Onéguine », opéra de Tchaïkovsky, avec les solistes, l'orchestre et les chœurs de l'Opéra de Moscou, en trois disques microsillon LDX - A 8.080-9-90 (30 cm.), et le « Concerto N° 1 » pour piano et orchestre, en mi bémol majeur, joué par le prestigieux artiste Emile Guillels et l'orchestre national d'U.R.S.S., dirigé par K. Kondrachine. LD-M-8.052 (25 cm.)

La firme Decca offre, en hommage à Georges Enesco les derniers microsillons gravés par le grand artiste. Il s'agit de l'« Intégrale des concertos pour clavier et orchestre », de Jean-Sébastien Bach, par l'Association des Concerts de chambre de Paris, avec les solistes C. Chailley-Ruchez, F. Le Gonidec, J.-J. Painchaud, Y. Grimaud, pianistes : C. Crunelle, J.-P. Rampal (flûtes) et C. Ferras (violon).

P. DANTOU.

Page des Poètes de "Lettres Périgordines"

Sonnet à "La Marseillaise"

Cet hymne national enveloppé de gloires
Hymne qui bat la charge au cœur de nos guerriers
Hymne que vont chantant sur les hauts promontoires,
Ceux qui, face au péril, moissonnent les lauriers !

Souffle ardent qui déferle en vagues de victoires,
Sa mâle claironnée enfante les héros,
Hymne du sacrifice et des faits mémoriaux,
Assaut vers le triomphe avec le sac au dos !

Cet hymne des Français, c'est notre "Marseillaise"
C'est l'hymne qui grandit au sein de la fournaise,
L'hymne du pont d'Arcole et des champs de Valmy

Toute la France chante sa musique altière
C'est le cœur des Français et de la France entière
Qui bat, en nos drapeaux, et fait vibrer leurs plis !

Adrien COLIN

LA NET

Dins lou ciàù de sourne velours
La net emmantelant la terro,
Fai pareisse pus nauis qu'au jour
Lous pibleis à la cimo autiero.

Is se quinque demei lou siau,
Que mounto jusqu'à las eitelas
Et que recreubo pau à pau,
Las chausas en pesas sur elas.

La luno qu'un vent s'avancà
D'argent viu e de lum lous bagno,
Lar oumbro bluio vet dansa
Sur lou prat que siausamen gagno.

E lous pibleis nauis plumachats
Dedins quèù lum de reibassado
Semblen doàs gigants adressats
Que van luchà countro une armado.

Marcel FOURNIER

Berceuse à mon Fils

Entre ton père et ta maman
Vient de blottir, mon cher enfant,
Laisse au dehors hurler le vent
Le vent méchant.

N'es-tu pas bien entre nous deux,
Et ne te sens-tu pas heureux ?
Ils vont venir, les rêves bleus
Du fond des cieux...

Revois la plage au soleil d'août,
Le sable entre tes doigts si doux,
Le flot, baignant de ses remous
Les rochers roux...

Ferme tes yeux pleins de douceurs ;
Le vent va calmer ses ardeurs,
Viens plus près encor de mon cœur,
Sécher tes pleurs...

Et moi, je songe en te berçant,
Que nous voici au bout de l'an
Qui coule inexorablement
Tout doucement...

Car nos destins suivent leur cours...
Je vois à ton foyer, l'amour,
Et toi, câliner à ton tour,
Ton fils... un jour.

Jean MOREUX

Notre vie même est un livre. Il nous suffit d'évoquer nos souvenirs, afin d'en parcourir les différents chapitres.

Jehan de CHANTERIVE

Orage sur l'Océan

L'orage
Violent
Fait rage,
Courant
Sur l'onde
Profonde
Où gronde
Le vent...

La tempête
Qui sévit
Ne s'arrête
Et ne fuit.
Quel délice,
Elle déchire
Les navires
Asservis !

Des voix s'appellent
Dans ce cahot.
La mer cruelle
Lance ses flots.
Plaintes humaines
De terreur pleines
Voix incertaines
Des matelots !

O noir précipice
Où trône la mort !
C'est l'instant propice
Au funeste sort...
L'abîme engloutit
Les marins hardis
Dans le grand oubli
De tout ce qui dort !

Charles SOUDEIX.
« Ombres et Reflets » 1954.

Elégie

Tout mon bonheur de vivre, à ton adieu s'éteint,
Et je ne garde plus qu'un regret nostalgique
De mes rêves éclos dans un climat mystique,
Au cœur d'un monde étrange et désormais lointain

Ni le parfum des fleurs, ni le chant des fontaines,
Ne peuvent plus alors, sans toi, m'y relévir ;
Je n'en flatte, éplore, l'offensant souvenir
Que pour mieux abuser mes sens d'attentes vaines.

Je vais seul sans goûter le charme ensorcelleur
Des jours mélodieux que le temps nous dispense,
Et, miroir accablant, sali par ma souffrance,
Le ciel sur moi paraît hostile et sans couleur.

Harcelé par l'hiver de mes soucis moroses,
Je vais seul, insensible aux ronces des chemins,
Aveugle et taciturne et n'ayant plus tes mains
Pour me guider parmi les dédales des choses.

Paul COURGET

MON CLAIRON (Sonnet) ¹

Or, après mon tambour, je voulus un clairon
Pour sonner le rappel parmi mes camarades !
Et l'écho de St-Georges et celui de St-Front,
Fiers ont répercute mes vives claironnades !

J'ai sonné l'hallali, le salut au drapeau,
Les appels au réveil, de la charge et la soupe
Avec le ralliement, et la marche à l'assaut
Exaltant la valeur de ma petite troupe !

Grâce à mes claironnées, nos amicaux combats
Ont eu sur le moral de vaillants résultats.
Et j'ai, de tout mon souffle, sonné l'appel à l'aide !

Mon clairon a toujours eu de mâles accents,
Et j'évoque, par lui, les souvenirs ardents
Du clairon si fameux chanté par Déroulède !

Antoine PAYANCE (juin 1955).

(1) Deuxième sonnet tiré d'une série de « Poèmes enfantins ».

Stances

A Charles SOUDEIX.

Si sur ton front, ami, les roses effeuillées
Déposent leurs senteurs;
Si bravant le destin, tu parcours les allées
Des jardins enchanteurs;

Avant que de rêver sous l'astre qui se mire
Dans le beau lac calme;
Avant que d'accorder ta trop pressante lyre
Au souffle parfumé;

Dans la nuit qui se meut, devine les ténèbres
Qui marchent sur les pas;
Regarde, à tes côtés, grimaçants et funèbres,
Les spectres du trépas !

Ils sont là, noirs et beaux, de rage contenus
Et l'insulte à la bouche !
Entends leurs cris affreux ! Vois... tous ces inconnus
Veulent ravir ta couche !...

Mais malgré ces clamours qui sillonnent la route,
Malgré ces faibles cris,
Ami, il est au ciel une voix qu'on écoute
Et dont tu sais le prix !

Cette voix, doucement, il te faut la connaître
Sans aucune rancœur,
Afin que nos sanglots, dans le jour qui va naître,
Illuminent ton cœur !...

JEHAN DE CHANTERIVE

GISLAINE

Un sourire, une larme, à peine,
Trouverons-nous dans l'avenir,
Le temps de nous aimer, Gislaine
Et de mourir.

Nous irons, dans le soir qui trépasse,
(O nuit de mystère et d'azur !)
Comme ombre hésitante qui passe
Le long d'un mur.

Les heures calmes et joyeuses
Tristes parfois, mais sans dégoût
Auront sur nos lèvres pieuses,
Le même goût.

Nous serons deux dans la souffrance
Qui mène ensemble au grand amour
Vivant toujours de l'espérance
Du premier jour.

Nous irons, cœur à cœur, dans la vie,
Défrichant le même lagon ;
Pour moi tu seras, mon amie,
Le pur rayon.

Pour toi je creuserai, Gislaine,
Près de mon cœur, entre mes bras,
Un lieu d'oubli contre la peine
Qui vient, là-bas.

Georges PUYMANGOU

EFFET DE NUIT

Au zénith, la lune réveuse
Glisse vers nous un long regard,
Dans l'azur, lumineux brouillard,
Coule le lait des nébuleuses.

Dans la noirceur du firmament,
Un grand frêne élève son dôme,
Luit, comme le cimier d'un heaume,
Léger, son feuillage d'argent.

Tandis que rôde, en la nuit grise
L'aile invisible de la brise,
Douce aux arbres de mon verger,
Un papillon sorti de l'ombre,

Autour de moi vient voltiger,
Tel le rêve d'une âme sombre.

Ludovic BERNERO

Sur les Routes Périgordines

A Monsieur J. DELBONNEL,
Président du Syndicat d'Initiative
de Montignac,
Premier adjoint au Maire.

MONTIGNAC sur-Vézère

La gracieuse Vézère, aux flots clairs irisés de chatoyants reflets, déroule ses méandres pittoresques à travers la paisible vallée aux décors agrestes et changeants. Son cours bordé de verdoyants feuillages, de roches teintées de marron et de gris-bleuté, embrasse, sur son passage, la coquette et riante cité de Montignac, coupée en deux parties par ses eaux, et située dans un cadre enchanteur qui en fait une des plus jolies villes du Sarladais.

Un pont de pierre relie galamment ses deux rives, et la Vézère, de son onde limpide, caresse, à sa droite, le pied des anciennes maisons du vieux quartier monté sur pilotis et qui était l'une des défenses de la ville primitive. A gauche, ce sont les restes d'anciennes maisons à galeries que domine la masse ocreuse du vieux château des Comtes, à tours carrées, dans une desquelles est la chambre appelée d'Henri IV, parce que ce Prince y logeait lorsqu'il venait à Montignac, n'étant encore que roi de Navarre, et, en cette qualité, comte de Périgord.

Montignac ! Nom qui sonne, musical comme une note métallique ! Nom qui cascade, clair et sonore comme l'écluse de sa rivière ! Coin de rêve pour le penseur épris de solitude enchanteresse, qui y trouve mille sources nouvelles d'inspiration. Ville de prédilection pour les amateurs de bonne chère, avec ses volailles savoureuses, ses noix, truffes, foies gras, liqueurs, pâtes, universellement connus et appréciés. « Versailles de la Préhistoire », avec ses grottes préhistoriques de Lascaux, du Moustier, de Castel-Merle et son musée; pays des châteaux et des ruines, avec son église romane de Saint-Amant-de-Coly, son château de Losse (des XII^e et XVI^e siècles), de la Salle, de Belcayre (XI^e siècle), de l'Herm, célébré par Eugène Le Roy, sa tour penchée de la Vermonde. Site admirable qui offre au savant, à l'historien, à l'archéologue, une mine inépuisable de précieux documents.

...Et, mollement, la Vézère poursuit sa course transparente, glissant, là-bas, au fil des verts coteaux où fleurit le muguet. Elle emporte en son cours les souvenirs profonds de ce « berceau montignacois », où l'Histoire et la Littérature se gravent dans le grand livre du Temps avec les noms célèbres d'un romancier, Eugène Le Roy, père spirituel de « Jacquot le Croquant », du « Moulin du Frau », et qui a si bien connu, aimé et décrit le Périgord; d'un moraliste, Joseph Joubert, l'ami de Chateaubriand, auteur de « Pensées », « Essais et Maximes »; d'un fabuliste, Pierre La Chambeaudie, auteur de « Fables »; de poètes, Jules Clément et Delbonnel, tous enfants du pays.

CHARLES SOUDEIX.

Plaisir de la lecture

« LE MAL DE COLLEEN »
par Marc Chadourne. (1)

Auteur de nombreux romans, dont plusieurs sont épuisés, et de récits de voyages en U.R.S.S., en Indochine, en Chine, à Bali, en Corée, en Amérique Centrale, au Cameroun, en Océanie, etc... Marc Chadourne, Prix Fémina 1930 pour « Cécile de la folie » a rapporté de son dernier séjour en Amérique du Nord (il était professeur à l'Université d'Utah, puis directeur des Etudes françaises à Connecticut Collège) « le Mal de Colleen », dont l'héroïne n'est pas une femme... mais une chienne.

Etrange roman d'un étrange amour de Philippe Arnaud, chargé de cours à l'Université de l'Etat d'Utah, misanthrope tournant au misogynie.

Après des vacances prises par Arnaud dans son Périgord natal « dans la douceur austère de sa maison d'enfance, où il s'était laissé engourdir par la tiédeur infusée de langueurs anciennes », la venue, de France, d'Alix, une rivale féminine à la chienne (Colleen) provoque chez l'animal des accès curieux dont Arnaud, perplexe, ne parde pas à être hanté...

Profondément original mais prenant, cette nouvelle œuvre du grand romancier, venue de sa retraite du Nouveau Monde s'apparente à cette phrase de Marcel Proust: « Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal... perdus pour nous jusqu'au jour où nous nous trouvons en possession de l'objet qui est leur prison. » Alors elles tressaillent, nous appellent... »

En 1950, le Grand Prix de l'Académie Française a été décerné à Marc Chadourne pour l'ensemble de son œuvre.



« L'OISEAU FRIVOLE »
par Eveline Le Maire. (2)

Le public féminin a fait un grand succès à l'œuvre d'Eveline Le Maire, auteur de près de vingt romans dont l'un a obtenu le Prix Spiritualiste (Le rêve d'Antoinette), dont deux ont été couronnés par l'Académie Française et deux autres par la Société des Gens de Lettres.

Son dernier ouvrage « L'oiseau frivole » est un roman d'amour qui nous présente les incertitudes morales de Joëlle Mareuil, enfant égoïste et gâtée, qui ayant repoussé la demande en mariage d'un jeune étudiant en médecine qu'elle trouve trop sérieux, accepte par contre les avances du brillant et vain Renaud Deschamps... qui rompt les fiançailles quand, le père de Joëlle mort, la jeune fille se trouve seule et ruinée.

Sujet banal; dur apprentissage de la vie par notre héroïne qui se débat péniblement contre elle-même, victime de sa propre frivilité.



Michel Collioure vient de faire paraître aux Editions du C.E.L.F. (92, rue Léopold à Malines (Belgique) un volume intitulé « Sardanes » (aucun rapport avec la danse espagnole bien connue). La seconde partie « Histoires d'un homme » est pleine d'humour et d'entrain. Mais pourquoi y avoir annexé en première partie quelques « poèmes » d'un « modernisme » regrettable ?

Aux mêmes éditions viennent de paraître des recueils de poèmes modernes tels que: « Ce rien miraculeux » de Josse Alzin, prêtre,

(1) Edition Plon, Paris, 240 p. : 420 francs.

(2) Même éditeur, 254 p.

dont Armand Bernier, dans sa préface, déclare: « Péguy, s'il vous avait entendu, vous aurait, à cause de vos idées, revendiqué comme l'un des siens »; « J'ai éteint le soleil », par Etienne Huszar (sous-titre: « roman noir en vers blancs »); « Perspectives » par A. Cavens, collaborateur depuis 1922 de « La Flandre libérale »; Enfin, « Nudité », par Jean Georges Samacotz, directeur de la revue littéraire « Essor », de Mulhouse.

Aux Editions Janus (Pierre Jean Oswald, 2, Place Baudoyer à Paris, IV^e), Oleg Ibramoff de Ste Geneviève des Bois (Seine-et-Oise) présente: « Nous sommes les barbares » que Jean Rousselot qualifie d'« Apollinaire plus sauvage que nature ».

Ces cinq volumes de poésie ne sont pas des recueils de poèmes à forme classique. Certains sont indiscutablement des rébus et s'apparentent à l'incompréhensible.

Et pour terminer, quelques mots sur deux romans périgourdins sortis tout récemment: « Saint Gorien sur Noir ».

« Saint Gorien sur Noir » ne figure pas sur la carte de notre département. Cependant, « au beau milieu d'une vallée qu'embroche la Dordogne, au pied de quatre collines, quatre tétons fièrement plantés vers le ciel », ce village existe bien — du moins dans l'imagination de son auteur Pierre Dauriac, juge de paix au Dorat (Hte-Vienne) qui nous le décrit complaisamment, de même que ses habitants.

L'auteur doit bien connaître notre terroir, comme il connaît bien les hommes, ce qui explique que son ouvrage, un roman sur la triste période de l'occupation, en Sarladais, soit si riche de notations psychologiques sur la mentalité des paysans de ce temps et de ce coin de Dordogne, hommes « au langage rugueux comme un labour mal hersé ».

« Gaieté, humour, vérité », proclame la couverture du volume. Certes, sa lecture est recommandée aux neurasthéniques, mais si les situations sont des plus cocasses, elles ne sont jamais « forcées », elles restent des plus vraies, basées sur le marché noir du tabac qui sévissait naguère, au cours de ces années tragiques venant après tant d'autres, si calmes qui « avaient marqué leur passage d'un doigt léger, d'une petite ride, et qui coulaient, ainsi que la précédente, doucement, comme une eau venant de profond et qu'aucun orage ne trouble ».

On voit, par ce court extrait, toute la poésie du style de cet ouvrage, fin et léger, qui doit plaire aux plus pointilleux, en un genre difficile.

Bonne chance donc, en Périgord (...et ailleurs !) à « Saint Gorien sur Noir » (1).



« Le Maître d'Escornebœuf ».

Dû au talent de M^{me} Louise Martial, auteur de « Science de cœur », (Roman d'une institutrice), « Le Maître d'Escornebœuf » n'est pas, comme « Saint Gorien sur Noir » un roman humoristique. Son genre est tout différent, mais il est aussi vrai, et c'est sa qualité essentielle. Car la vie quotidienne des paysans périgourdins d'il y a quelques dizaines d'années apparaît dans ces pages au style prenant. Quel drame magistralement évoqué, né sur cette colline d'Escornebœuf, si connue des Périgordins ! Et que de descriptions émouvantes, soit du bac de Campniac, soit de la Saint Mémoire, soit de divers travaux des champs, à côté d'une étude psychologique poussée.

Ce livre est édité luxueusement par l'« Amitié par le livre ». On peut se le procurer également auprès de l'auteur, 9, rue de la Sablière à Paris. Illustré artistiquement par Maurice Albe, il mérite de figurer en bonne place auprès des célèbres romans périgourdins d'Eugène Le Roy.

Jean Moreux.

(1) 240 pages. Subervie, Imprimeur à Rodez. En vente à Périgueux ou chez l'auteur au Dorat (Hte-Vienne).

PÊLE-MÊLE

Littéraire

ANECDOTES :

TEINT DE ROSE

La troisième femme de Milton était d'un caractère altier. Mais elle avait un si beau teint qu'un gentilhomme français dit à l'auteur du « Paradis perdu » :

« Monsieur Milton, madame votre épouse a la fraîcheur de la rose.

— Cela peut être, répondit le poète. Mais je suis aveugle, et je n'en sens que les épines... »

MOURIR A SEC

Sainte-Beuve étant rédacteur du *Globe*, eut une querelle avec un des propriétaires de ce journal, M. Dubois.

Une rencontre ayant été jugée nécessaire, on se rendit sur le terrain. Il pleuvait à torrent.

Sainte-Beuve avait apporté son parapluie et des pistolets dignes de figurer au musée de Cluny : ils dataient du XVI^e siècle.

Au moment de faire feu, les témoins veulent exiger que Sainte-Beuve ferme son parapluie. Mais celui-ci résiste énergiquement en disant avec colère :

« Je veux bien être tué, mais je ne veux pas m'enrhumer ! ».

Il fallut bien accepter, et Sainte-Beuve se battit en tenant son parapluie grand ouvert.

Quatre balles furent ainsi échangées sans résultat.

PENSEES DROLES GLANEES PAR CL... PAR LA...

— La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

— Laisser croire qu'on a de l'esprit rapporte plus souvent que d'en avoir.

— Les femmes retournent à Dieu comme elles sont allées au diable : pour changer.

— Le comble de la volupté pour un romancier : naturaliste :

— Déposer un baiser brûlant sur une bouche... d'égoût.

— Le comble de l'habileté pour un dentiste : nettoyer les bouches du Rhône !

Cueilli dans un roman d'un de nos excellents écrivains 1900 :

« Sur ce mot, elle leva les yeux. Ceux de Jean la gênèrent. Alors, elle essaya de baisser les siens. Elle n'y parvint pas. Ses prunelles humides étaient comme scellées par des rayons à celles de son mari ».

Enfoncés les rayons X !

LE FRANÇAIS

L'EMPORTE PAR 84 VOIX SUR 110

La science qui étudie les noms de lieux (toponymie) a pris un si grand développement que le troisième congrès international, tenu à Bruxelles, réunit les délégués de trente nations.

Quatre langues officielles étaient admises : le français, l'anglais, l'allemand et l'italien. Sur 110 communications, 84, soit plus des trois quarts, étaient rédigées dans notre langue dont se sont servis, outre les Français et les Belges, des Espagnols et Hispano-Américains, des Portugais, des Roumains, des Balkaniques, des Hongrois, un assez grand nombre de Nordiques et même — pour être mieux compris d'un auditoire international — quelques Italiens.

La langue française, grâce à ses qualités intrinsèques, continue à jouer un rôle de premier plan dans les relations culturelles entre les peuples.

D'après l'hebdomadaire « Les Nouvelles Littéraires ».

PENSEES

— Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

— On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

La Rochefoucauld

— Un long bonheur semble avoir besoin d'excuse, et un long malheur de pardon.

J. Roux

— La force sans intelligence est brutale ; sans charité, elle est inhumaine.

André Joussain.

DEFINITIONS

Un cru, c'est du vin.

Une crue, c'est de l'eau.

Donc l'eau est le féminin de vin.

Par conséquent, lorsqu'un marchand de vin mouille sa marchandise, cela devrait s'appeler un mariage et non un baptême.

Deux définitions d'un seul coup :

Fruit mûr : qui ne demande qu'à tomber.

Femme mûre : idem.

LE SIGNET

Le comte Mole, conseiller d'Etat, dit un jour à Napoléon :

— Sire, vous avez tué sans retour l'esprit révolutionnaire.

— Vous vous trompez, dit Napoléon. Je suis le signet qui marque la page où la Révolution s'est arrêtée. Mais quand je serai mort, elle tournera le feuillet et reprendra sa marche. »

QUATRAIN PATRIOTIQUE

Deux choses ici-bas, m'ont fait aimer le jour.

L'amour, la liberté, les seuls biens que j'envie...

Pour l'amour au besoin, je donnerai la vie

Mais pour la liberté, je donnerais l'amour...

Mars 1944 André DEVILLARD

REMINISCENCE

Jamais il ne nous était autant apparu combien la peinture est une douce poésie. L'artiste fixe sur sa toile tout ce qu'il ressent. Il n'est pas nécessaire de l'approcher pour comprendre sa sensibilité.

Lorsqu'il peint, les moindres détails de son tableau sont empreints d'une vie intense ; il vibre de tout son être, lorsqu'il les fixe.

Les ciels apparaissent dans toute leur luminosité : douceur ou colère... Les sous-bois semblent frissonner sous la caresse d'une brise enivrante. De jolies natures mortes sont non moins saisissantes de vérité...

Il faudrait des pages pour évoquer une à une ces œuvres où la section des Humoristes occupait une place de choix.

Les auteurs seraient à citer. La sélection avait été faite avec une autorité qui, vraiment s'est affirmée nettement.

M. Christian Breton, Président de la Société des Beaux Arts de la Dordogne, a su d'autant mieux présenter la multitude de jolis tableaux, le jour de l'inauguration, qu'il est lui-même peintre distingué.

Nombreux ont été les visiteurs de cette exposition dont un long souvenir sera gardé. Elle présentait ce qu'il y a d'heureux, de beau dans les œuvres les plus variées.

A l'exemple d'anciens, puissent les jeunes s'adonner à la douceur exquise d'un agréable tête à tête avec la nature périgordaise si belle, si resplendissante, d'une beauté parfois étrange.

Et si le poète a sa Muse qu'il caresse amoureusement, le peintre a sa palette qu'il chérit d'autant ardemment qu'elle donne à sa vie un charme incomparable.

Daniel Gillet.

ADIEU POESIE

*Poésie, adieu, mon âme se brise !
Par tes chants d'amour plus doux que la brise*

*Ne cherche plus à me charmer ;
Mon cœur est muet, ma main est glacée,*

Ma tête retombe et lourde et lassée.

Adieu, je ne sais plus aimer !

Poésie, adieu, confidente intime !

Par ta voix suave autant que sublime

Ne cherche plus à m'exalter ;

De mon cerveau froid a fui le délire,

Regarde en ce coin, j'ai brisé la lyre.

Adieu, je ne sais plus chanter !

Poésie adieu, reine des songes !

Par tes gracieux et plaisants mensonges.

N'espérez plus me raviver ;

Mes déceptions, vois-tu bien, sont telles,

Qu'elles ont mis, là, des douleurs mortnelles.

Adieu, je ne sais plus rêver !

Louis REJOU

« Mes Prémices »

VICTOR HUGO

et les Périgourdins

En feuilletant au hasard des pages de vieux journaux du début de notre siècle, nous avons, dans l'« Avenir Illustré » de 1902, découvert deux lettres de Victor Hugo, adressées à l'un de nos vieux et célèbres compatriotes d'alors, M. Ferdinand Pouyadou.

Nous transcrivons ici, l'article rédigé par le chroniqueur du temps :

La première lettre arriva à la suite d'un article de la « Tribune des Poètes » qui, à un moment où le nom de Victor-Hugo était aussi proscrit de la presse que sa personnes du territoire, contenait un très chaleureux éloge du poète exilé :

Hauteville - House, 8 février 1856

« Vous faites, Monsieur, de forts beaux vers, et quelques lignes de prose cordiale où vous avez bien voulu écrire mon nom, me donnent l'occasion et le droit de vous le dire. J'en suis charmé. Je suis heureux de remercier et de féliciter de nouveau en vous cette jeune et vaillante « Tribune des Poètes » qui lutte contre la triste mission présente, qui relève le flambeau dans la nuit et l'honneur dans la honte. Je vous serre la main, à vous et à tous »

Victor HUGO

L'adresse porte : M. Ferd. Pouyadou, 4, rue Rgnard, près l'Odéon.

La seconde, quelques années plus tard (1864) en réponse à l'envoi d'un petit volume de vers, « Le temps jadis » :

« Nous traversons, Monsieur, un interrègne qu'on appelle l'empire. C'est l'éclipse de la Vérité et de la Grandeur ; du Droit dans la nation et de l'idéal dans l'art.

Chose consolante, en ce temps sombre, on reconnaît le poète à cette flamme qu'il a dans les yeux : Liberté ! Vous êtes un libre esprit, vous avez la double haine du pédantisme et du despotisme, vous avez le double amour de la poésie et de l'indépendance.

Recevez, avec mes remerciements pour vos beaux vers à moi adressés, mon cordial serrement de main »

Victor HUGO

C'est aussi entre les mains de Ferd. Pouyadou que nous avons vu, en tête d'un exemplaire des « Châtiments », merveilleusement relié par David, la photographie de Hugo, avec cet envoi : « A M. Ferd. Pouyadou, Guernesey Hauteville-House 1864 ».

De la même époque sont encore les deux lettres ci-après, des deux fidèles compagnons de Victor Hugo : Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Voici celle de Vacquerie, dont « La Voix des Ecoles » venait de publier une pièce inédite, accompagnée de quelques lignes de sympathie pour sa personne et son grand talent :

« Et vous aussi, Monsieur, recevez par-delà la mer, mes cordiales sympathies. C'est une autre manière de suivre les proscrits, que de se souvenir d'eux. Vous parlez de nous à la jeunesse des écoles, c'est-à-dire à la France de demain qui sera, grâce aux hommes comme vous, différente de la France d'aujourd'hui. Je lis tout ce que vous écrivez, c'est vous dire combien je suis heureux de voir mêler mon nom à votre œuvre généreuse. Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous témoigner toute mon estime pour votre talent et je vous serre la main fraternellement ».

Auguste VACQUERIE

Une longue et chaleureuse analyse du roman de Paul Meurice « La famille Aubry », publiée par F. Pouyadou, dans la « Tribune des Poètes », au moment où le drame « L'avocat des pauvres » était le plus attaqué, par ordre, lui valut la lettre suivante :

« Je reçois seulement aujourd'hui, Monsieur, le numéro de la « Tribune des Poètes » qui contient cette cordiale appréciation de la « Famille Aubry ». J'ai été bien profondément touché de cette bonne sympathie d'amis inconnus, si littérairement exprimée qu'on serait tenté d'applaudir, si on ne se souvenait à temps qu'il est question de soi. Nous aurons, j'espère, occasion de nous voir et de nous connaître, Monsieur, et je serais heureux de vous dire, dans un serrement de main, ce que les mots disent toujours si mal.

Merci de tout cœur et de tout cœur à vous ».

Paul MEURICE

Du vers classique, au vers libriste

par Charles SOUDEIX

Il y a longtemps déjà que l'auteur de ces lignes se devait de donner aux lecteurs une explication de son procédé poétique. La publication de ce journal littéraire lui en fournit aujourd'hui l'heureuse occasion.

Cela vient un peu de ce que pas mal de bons esprits se sont souvent demandé — et l'auteur en a perçu quelques échos. — pourquoi la plupart, pour ne pas dire la majorité de ses poèmes sont composés librement, sans aucun souci des règles de l'Art poétique.

Ici, il nous faut ouvrir une parenthèse: avant de nous lancer dans une définition sommaire des lois de la versification qui n'aura certes rien d'une dissertation ou d'une analyse littéraire, il convient de rassurer de suite le lecteur sur nos intentions. Nous ne « prétendons pas fonder de toutes pièces une nouvelle école (Dieu sait qu'elles ne manquent pas de nos jours !) Mais, au milieu de cette littérature de décadents et de névrosés, de cette poésie (?) absurde, grotesque et sans couleurs qui infestent de nos jours les publications, il serait encore heureux de rencontrer des accents plus forts, d'une belle venue, et d'une verve vraiment française. »

Qu'on ne voit, dans cet exposé de notre poésie actuelle, aucune allusion à la doctrine de Jacques Prévert, doctrine sur laquelle nous ne voulons poser aucun jugement, pas plus que sur les « élucubrations » de certains poètes (!) de nos jours, dont voici un exemple de versification pris au hasard, et que nous livrons à la curiosité sceptique du lecteur:

« Ambiances fatiguées de jets de salives et de [mégots]
Dominos aux yeux noirs, j'en perds mon rêve
L'espoir tourne sur un accordéon de fortune
Le cuisant souvenir d'un printemps qui n'est [pas né]
Attrape-nigauds, attrape-fleurs, attrape-rimes
Tristesse de Chopin sur un tule à essai. » (1)

Cela est un échantillon de notre littérature contemporaine de plus en plus dépravée et avilie. Abâtardie, c'est le mot. Nous vivons en pleine anarchie littéraire.

Pourtant, dans ce brouhaha poétique, deux bons genres, quoique différents, se distinguent encore: le genre classique et le genre symbolique; donc, poésie pas morte.

Le vers classique, régi par des règles strictes et suivies, comporte trois principaux éléments qui sont:

a) les *syllabes*, ou *nombre*, ou *pieds*, considérés soit en eux-mêmes, ce qui est la prosodie, soit dans leurs rencontres les uns avec les autres, ce qui comprend l'*élision* et l'*hiatus*;

b) les *accents* et la *césure*, c'est-à-dire le *rythme*;

c) la *rime*.

Et puis les groupements réguliers de vers que l'on appelle *strophes* et qui constituent les poèmes à forme fixe. *Cilons*; la *ballade*, le *sonnet*, le *triolet*, le *rondeau*, etc...

Le symbolisme est l'antithèse du Parnasse: il suggère la réalité au lieu de l'exprimer, recherche les effets d'harmonie, vit des symboles et affranchit le vers.

Celui qui rédige cette page a écrit l'année précédente dans la préface de son livre poétique « Ombres et Reflets »; « Depuis l'avènement du symbolisme, on a vu la césure et la rime bousculées, des mètres nouveaux inventés (14 ou 17 pieds). Presque tous les poètes contemporains usent volontiers du vers impair (7, 9, 11 syllabes)... »

...Sans doute le vers convient admirablement (rythme, cadence, harmonie, coupes, rimes, etc...) mais il n'est pas l'unique moyen d'exprimer la poésie

» La poésie est une création: son souci est d'exprimer notre âme, nos pensées, nos sentiments,

» De ce fait, il est facile de conclure qu'une pensée bien appliquée avec ce qu'elle peut avoir de complexe et de délicat, de laid et de joli, n'a aucune raison d'être dans la forme logique de la poésie. *Une prose rythmée et imagée est par conséquent une poésie simple, renouvelée et délicieuse...*

Cette prose rythmée s'apparente au vers libre, c'est-à-dire de différentes mesures, dénudé alors des règles trop rigides de l'alexandrin. De grands poètes comme Paul Claudel, Francis Jammes, Fernand Grech et tant d'autres en ont tiré de très beaux effets. Plus près de nous, un compatriote, Paul Courget, auteur de « Fumée aux yeux » et de « Musique sur des mots » écrit:

Le ciel est ce jour plus doré...
Dans les halliers le printemps chante;
Il n'est pas jusqu'à mon cœur
Qui n'éprouve un besoin d'aimer sans horizon.

(Demi-Teintes.)

Albert Samain murmure:

Ne parle pas,

Ou si bas,

Que ce soit un secret vaporeux qu'on devine,

Et qui se meurt

Dans le cœur

Comme une haleine d'ange en un duvet

[d'hermine.]

(Musique confidentielle. Au jardin

de l'Infante.)

Il est un fait indéniable, nul ne l'ignore. C'est que le vers régulier, fleuron de la belle poésie, est excellent. Jehan de Chanterive nous dit avec un style étudié dans un quatraine à rimes embrassées:

La course de mes ans est un arceau de roses,
Où mes rêves passés sans cesse revenus,
Sur le socle d'airain demeurent, méconnus,
Ceints du très lourd tortil de nos souffrances

[closes..]

(A un Poète.)

Oui, mais la poésie n'est pas seulement un alliage de mots, de signes idéologiques; elle est aussi, et avant tout, une *musique*.

Et c'est là notre règle.

Dire avec une plus grande liberté d'expression, sans lois rigoureuses qui nous condamnent à une limite des mots dans un vers, tout ce que nous ressentons; traduire nos pensées en vers plastiques auréolés d'harmonie, c'est-à-dire souples, malléables et colorés.

Parce qu'il faut l'avouer, le talent ne tient

aucunement de la versification. Pas du tout. Autrement, tous les versificateurs seraient des artistes. Non. La poésie est seule un art. Le poète, ce volcan d'images, est seul un artiste. Son talent tient surtout à ce qu'il a à dire et non comment il le dit. Et c'est éviter les non-sens, les à-peu-près, les absurdités dues à l'inflexibilité du vers régulier.

Notre vers, pour le différencier cependant de la prose, peut garder la rime, sans aucun souci de sa nature masculine ou féminine, singulier ou pluriel, pourvu qu'elle soit heureuse à la musicalité.

Notre poète, avant toute chose, doit être claire parce que nous voulons comprendre et être compris. Elle doit être simple sans être naïve, profonde sans être prolifique.

L'auteur de ces lignes a écrit, voilà quelque temps, un poème à versification libre qui traduit bien, et ses sentiments, et la forme qu'il a voulu donner à son style et genre poétique:

VOTRE NOM

Votre nom n'est plus rien pour moi depuis [longtemps]

Il s'est évaporé certain jour, brusquement.

Avec mes amours brisées

Cruellement lésées.

Je n'ai pas éprouvé de battements de cœur

Ni même de rancœur.

D'autres vous ont aimé depuis,

Et votre nom cheri

A été prononcé beaucoup de fois encore

Sans qu'il fasse, en mon âme, éclore,

La frénésie

De la jalousie.

Votre nom avait cette harmonie du cristal

Musical;

Ce murmure du zéphir qui flotte dans l'azur

Le plus pur...

Combien je vous aimais, pourtant !

Le cœur battant,

Je répétais tout haut votre nom dans le soir.

J'étais plein d'allégresse et d'espérance

Et d'amour.

Mais depuis certain jour

Et cela brusquement.

Votre nom n'est plus rien pour moi depuis [longtemps...]

(Marguerites effeuillées).

Faire de la poésie le miroir de son âme, aux reflets sonores et touchants, voilà le rôle et la beauté de son vers semi-classique, semi-libriste.

Et c'est cette voie là qu'il continuera de suivre.

Ch. S.

Archéologie

Quelques Aperçus sur la Préhistoire

L'homme préhistorique ! Qui ne le connaît pas ? N'importe quel touriste qui est allé aux Eyzies a pu voir, sous un abri, une masse informe, un bloc à peine dégrossi. On lui a expliqué que cet individu très grossier est une reproduction exacte et scientifique de Monsieur Cros-Magnon, avec ses 2 m. 30 de haut, ses bras ballants, son regard vague et sans vie. Mais ce qui est plus grave, c'est que la majorité des gens se fiant à cette statue, se représentent nos ancêtres comme des brutes dénuées de tout entendement. Or, songez aux basses de notre civilisation, ce sont en général les découvertes de ces hommes, et vous serez moins sûrs de l'écrasante supériorité du cerveau moderne sur celui des préhistoriques. Chaque geste qui, pour nous, « hommes civilisés » est devenu un réflexe, comme « craquer » une allumette, leur posait un problème et leur était un obstacle de plus dans cette lutte pour la vie, lutte rendue plus dure par un climat presque polaire. Et pourtant, malgré toutes ces difficultés, ils trouvaient le temps de songer à la mort, de décorer leurs outils et de brasser ces admirables fresques qui ornent

un grand nombre de grottes. D'ailleurs, ces peintures suffiraient à prouver l'intelligence et le sens artistique de nos lointains ancêtres, mais elles feront l'objet de plusieurs articles dans ce journal, et je ne m'y attarderai pas.

Evidemment, ils ne possédaient pas toute la science qu'un enfant du XX^e siècle acquiert dès sa naissance, sans efforts, mais connaissance n'a jamais signifié intelligence, et leur mérite est d'autant plus grand qu'ils étaient seuls et devaient tout inventer. N'ayant pas l'écriture, leur civilisation se transmettait par la coutume et l'on voit difficilement un Pasteur ou un Einstein apprenant par cœur toutes les connaissances antérieures pour entreprendre des recherches.

C'est cette difficulté de transmission qui explique que dans un territoire comme la France, il y ait eu plusieurs civilisations distinctes, arrivées à des degrés différents, et l'on voit la difficulté à laquelle se heurtent les préhistoriens quand ils veulent généraliser. Certains ont même voulu retrouver en Afrique des industries européennes, mais ils oublient peut-être un peu qu'il y a à peine deux siècles il existait en Afrique et en Europe deux cultures très différentes, n'ayant que peu de points communs. Pourtant on retrouve au Sahara des outils préhistoriques identiques à ceux découverts dans nos gisements français, mais ils correspondent plus à des besoins similaires qu'à des civilisations semblables, et c'est pour cela que l'on trouve des lisières dits « acheuléens » à peu près dans le monde entier.

Jean DELFAUD.

(A suivre)

(1) Grotesque, de Paul Mari (Editions Janus).

L'ASSAUT

NOUVELLE, par Henri BARAUME

I

L'escadre croisait dans le golfe de Petchili, cherchant un point de débarquement pour marquer sur la capitale de l'Empire.

L'amiral pensait les Célestes rendus raisonnables par la prise de Canton.

En face de l'embouchure de Pei-Ho, les trois couleurs flottant au mât, la flotte reçut des coups de canon. Des forts, construits pour la défense du fleuve, envoient à mi-distance, perdus dans la mer, des boulets crachés par de vieilles pièces mal servies. L'insulte au pavillon exigeait une réparation sanglante.

Le commandant en chef établit rapidement son plan. Il franchirait de nuit l'embouchure du fleuve large et profond, prendrait à revers, au petit jour, les batteries de la côte et pousserait, après leur destruction, jusqu'à la ville de Tien-Tsin dont il pensait détruire l'arsenal et les magasins de vivres.

Un canot, envoyé à la tombée du jour en reconnaissance, rapporta que le passage semblait libre, sans estacade ni barrage, les forts demeuraient muets... A minuit, la flotte se mettait en mouvement.

Ce soir-là, on se montrait fort gai à bord du vaisseau - amiral, car le lendemain il y avait bataille et les jeunes officiers en escomptaient la grisaille et le succès.

Parmi ceux-là se trouvait de Liépar, promu sous-lieutenant à l'affaire de la tour Lyn. Sorti du rang, officier à vingt ans, proposé pour la croix, il voyait devant lui un brillant avenir.

En face de lui, à table, dans le carré, trônait un jeune sous-lieutenant nouvellement sorti de Saint-Cyr, arrivé depuis quelques jours, nommé des Briers.

— Je me figurais, disait-il, qu'on ne pouvait pas être gai à la veille d'une bataille.

— Vous voulez dire la veille d'une fête ? reprit en riant de Liépar.

Des Briers le regarda fixement :

— En effet, pour les officiers de fortune comme vous, ces journées-là sont de bonne aubaine !

Fronçant les sourcils, de Liépar hésita un instant. Mais, failait-il se fâcher de la bontade d'un camarade, surtout d'un nouveau venu qui n'avait pas encore vu le feu ? Un peu de fièvre dans l'attente du lendemain causait sans doute cet énervement. Lui, qui voyait sa huitième affaire, ne devait pas y attacher d'importance. Aussi reprit-il, jovial :

— Le mot est joli ; il s'applique toujours à qui n'a pas de sous en poche !

On rit, mais des Briers ironique continua :

— Demain vous aurez la croix ou le deuxième galon.

— Mais, j'y compte bien, fit en souriant de Liépar.

Amer, des Briers accentua :

— En vous faisant valoir à la place d'un autre. Son interlocuteur le dévisagea. Cependant, ça ne pouvait pas être sérieux. Sèchement, il répondit :

— Je ferai mon devoir.

Des Briers, emballé, s'excitait de plus en plus.

— Ça ne devait pas être bien terrible, cette tour Lyn ?

— Vous n'y étiez pas. Cessez, je vous prie.

Mais il ricana :

— Revenu sans blessure, avec un grade, c'est joli !

— Assez ! cria de Liépar. Retirez le mot, officier de fortune !

— Moi, retirer !... Ah ! ah ! ah ! éclata des Briers qui regardait son adversaire debout, frémissant, le geste impératif.

— Retirez le mot.

Dédaigneusement, des Briers haussa les épaules quand, d'un bond, de Liépar franchit la table et le souffla, crient :

— A nous deux !

Des Briers, pâle, se leva.

— Quand vous voudrez, fit-il.

— De suite.

— Où ?

— Ici.

— Soit.

— Ces messieurs serviront de témoins.

— La place est mesurée.

— Nullement. Défense de rompre, nous avons juste la longueur, habits bas !

En un clin d'œil, les escabeaux tirés, les témoins rangés, les fers se croisèrent. Un froissement d'épées, un cliquetis d'armes, clair comme un choc de verres retentit lorsque, soudain, la porte s'ouvrit, l'amiral parut.

Les combattants s'arrêtèrent, muets.

Froid, sévère, hautain, il regarda chacun puis il parla :

— A trois mille mètres, sur la côte, dix ouvrages nous menacent, soixante pièces de canons nous guettent, vingt mille Chinois nous épient. Demain, cette nuit, il y aura bataille, et deux officiers vont répandre leur sang pour une querelle futile !

Alors, par les assistants, il se fit raconter la scène :

— Messieurs, ajouta-t-il, chacun de vous gardera les arrêts trente jours. Vous, Monsieur des Briers, pour avoir outragé un de nos plus vaillants officiers ; vous, Monsieur de Liépar, pour avoir frappé un camarade devant l'ennemi. Demain, vous aurez le commandement des premiers pelotons débarqués. Je serai juge, après l'affaire, du plus brave d'entre vous. Donnez-vous la main.

L'étreinte se serra, cordiale.

— Demain, dit de Liépar, j'aurai une blessure.

— Moi, la croix ! ajouta des Briers.

II

Dans la nuit noire, l'escadre s'avancait, entrait dans le fleuve à l'eau profonde. Un grand silence régnait sur les rives, à bord on n'entendait que le frémissement des machines, sourd et très lent. On marchait avec précaution.

Subitement, de l'avant du vaisseau - amiral, un cri partit. Immédiatement, le bateau toucha. Des lumières coururent sur le pont, s'agitèrent en signaux pour arrêter l'escadre, tandis qu'une grêle de balles s'abattit sur le bâtiment. Elles cinglaient contre la coque d'acier, sifflaient stridentes, rebondissaient, ricochaient sur l'eau.

Les décharges se succédaient rapides, la situation devenait périlleuse.

— Machine en arrière ! commanda l'amiral.

Le bateau avait donné contre une estacade de pâlis et de jonques, préparée dans un anse du fleuve et dressée après le passage de la reconnaissance.

La machine halata, le bateau tressaillit, trembla et, s'inclinant, se dégagée de l'obstacle, se mettant en marche arrière, lentement, sans répondre au feu mal ajusté. A l'embouchure, l'escadre s'arrêta et le débarquement commença.

L'amiral avait donné ses instructions. Les premières compagnies à terre établiraient, au moyen de retranchements rapides, une place protégée. Au jour, on attaquerait les batteries de la rive gauche, qui commandaient tout le fleuve.

Une raie de lumière séparait, à l'horizon, la mer du ciel encore noir lorsque, les tranchées creusées, les troupes atterrirent.

L'ordre de bataille formé, dans le jour grandissant, on marcha en avant.

Presque de suite éclata, violent, le feu des Chinois qui, bien abrités derrière les palissades, se montraient braves.

L'attaque avançait lentement, par bonds, puis se terrait. A cent mètres des ouvrages, une fanfare éclata, enlevant la chaîne, la jetant à l'assaut et la poussant jusque sur les parapets d'où les défenseurs s'enfuirent. A coups de crosse et de hache, on abattit les palissades et, dans la fumée, debout, sabre au poing, à cinquante mètres l'un de l'autre, les deux sous-lieutenants s'aperçurent.

Mais, au-delà de cette première rangée de fortifications, une vaste plaine s'étendait, longue, dénudée, montant en pente douce, jusqu'à une éminence, couronnée d'une grande redoute, s'appuyant, sur ses côtés, à de nouvelles palissades, redoutable, solidement occupée.

Des troupes de renfort arrivaient. L'ordre vint de pousser l'attaque.

La chaîne des tirailleurs s'ébranla ; mais la fusillade nourrie venant de la redoute la força de se jeter à terre. Des hommes tombaient qui ne se relevaient plus.

Encore une fois, les officiers mirent debout la ligne de combat, la jetèrent en avant. Ils l'arrêtèrent à plat ventre. A quatre cent mètres de la redoute, il semblait impossible d'avancer.

Cependant, sur des ordres pressants, une compagnie de renfort arriva au pas de course contre la ligne : elle l'enleva encore puis, après avoir franchi une quarantaine de mètres, on la vit ondu-

ler sous le feu, comme les blés jaunis sous le souffle de la tempête, les têtes s'inclinaient, sautant les balles, de nombreux soldats, lâchant leur fusil, roulaient à terre. Au moment où de Liépar regardait à sa gauche, il vit des Briers tournoyer sur lui-même, s'abattre lourdement :

— Pauvre garçon ! fit-il, il a sa croix.

Une nouvelle compagnie, qui arrivait en courant, se brisa contre les tirailleurs qui n'avancèrent plus. Elle s'aplatit sur le terrain, avec eux.

— En avant ! criaient les officiers.

Les clairons sonnèrent la charge, mais l'ouragan de plomb tombait. Nul ne bougea. Un ordre impérieux des chefs, de nouveau se perdit dans le tapage.

L'amiral arrivait, un aide de camp tomba à ses côtés.

— Personne n'entraînera donc l'assaut, cria le commandant en chef.

— Si, moi ! fit de Liépar. Et, se tournant vers les clairons : « Sonnez « Cessez-le-feu ! », commanda-t-il impérieusement.

La sonnerie retentit, le feu se ratatina, cessa par degrés. Des rares coups de fusil s'entendirent encore, puis un dernier coup résonna, tandis que la fusillade chinoise continuait son vacarme.

La fumée se dissipait, roulaient sous la brise du matin et, à trois cents mètres apparaissait, en haut du terrain, la formidable redoute.

On vit alors, franchissant les tirailleurs, un sous-lieutenant qui remettait son sabre au fourreau, s'avancer seul, droit sur la redoute, en criant joyeusement :

— Je viendrais vous chercher quand je l'aurai prise.

Un frisson secoua la chaîne. Les têtes se levèrent : on regardait cet homme, sur qui pleuvait la mitraille, s'en aller comme à la promenade, seul, à l'assaut du fort dont les défenseurs ne traient plus que sur lui. Les balles ricochaient tout autour, sur la terre, soulevaient de petits flocons de poussière blanchâtre. Il s'avancait, méprisant, tandis que les Chinois, hébétés de cette folie sublime, commençaient à trembler, ne l'ajustaient plus, n'osant même plus tirer, tant cela leur semblait prodigieux, surhumain.

Alors, un souffle passa sur l'armée, les soldats se dressèrent tout à fait, regardant l'officier qui, dans le soleil, marchait vers la gloire.

Tout à coup, sans ordre, sans commandement, les clairons emballés sonnèrent la charge. La chaîne tout entière se leva, poussa un formidable cri et se lança à l'assaut, la baïonnette en avant.

Le soir venait. Sur les défenses du Pei-Ho, le pavillon tricolore flottait. La France était victorieuse, mais à quel prix ? On se comptait... Trop de braves manquaient : parmi eux, des Briers et de Liépar.

Nul n'avait vu ce dernier après l'assaut furieux. Arrivé dans la redoute avant tous, il avait disparu.

L'heure s'avancait. A la joie du triomphe se mêlait la tristesse des deuils. L'appel rendu, le cercle allait se rompre quand, sonore, une voix retentit :

— De Liépar, présent !

Il arrivait, haletant, couvert de sang, un drapeau ennemi à la main et, gouailleur, il ajouta :

— J'ai perdu la partie, car je suis sans blessure.

H. B.

AMIS DES LETTRES PERIGORDINES

Abonnez-vous dès aujourd'hui
Abonnements POUR UN AN (5 n°) : 500 francs.

Abonnements de soutien: 700 fr.

Abonnements d'honneur: 1.000 fr.

Si nos publications vous plaisent, aidez-nous.

Je soussigné _____
demeurant à _____
déclare souscrire un abonnement
de _____ aux LETTRES PERIGORDINES,
moyennant le prix de _____ fr.,
du _____ au _____
SIGNATURE,

Imprimerie JOUCLA,
19, rue Lafayette, Périgueux.
Le Gérant: Pierre PEYRAS.